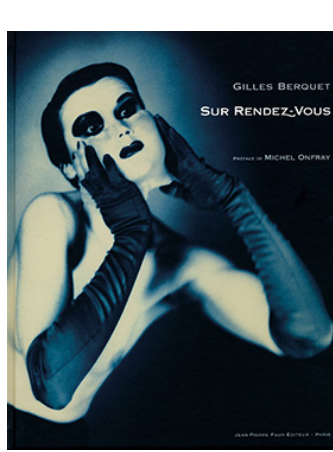


# Les suppléments d'âme du corps

Michel Onfray



Comment photographier la nudité du sexe jouant avec lui-même ou se représentant dans la crudité solaire de l'artifice ? De quelle manière aborder ce huis-clos mystérieux et peuplé de monstres auquel se résume l'érotisme de tout un chacun ? Est-ce que l'objectif de la chambre obscure ne trouble pas le jeu de la chair quand se théâtralise une volonté de paraître au miroir du désir et du plaisir joués ? Doit-on craindre la fuite de l'âme quand le déclencheur obture le rideau mécanique devant la mise en scène d'une femme nue, fardée, préparée, maquillée, vêtue comme un bel insecte sulfureux et prometteur de jouissances denses et rares ? Que vole-t-on aux modèles transfigurés en icônes de la loi érotique en les couchant sur les sels d'argent ? Les images de Gilles Berquet répondent à ces questions et ouvrent l'abîme de corps écrits.

Dans la logique érotique, la nudité pure triomphe rarement, elle suppose le sous-vêtement utilisé à la manière d'un vêtement. Non pas le tissu utile, la culotte pratique, la bonneterie quotidienne et hygiénique portés sous les habits montrés à autrui, mais l'habillement spécifiquement conçu pour être vu et arboré comme une fin en soi : le noir, le rouge, ces couleurs de la corrida, du sang et de la mort, puis de l'inconscient fouillé au plus profond, le satin d'un corsage, la soie des bas, la fourrure d'un manteau, ces matières du toucher voluptueux et primitivement sollicité, la dentelle ouvragée, le latex des gants, le cuir d'un corset, ces peaux supplémentaires aux parfums violents, les talons aiguilles, les bottes lacées, ces artifices de la cambrure, du rein creusé, des seins arrogants et de la colonne vertébrale ondulante tel un serpent.

Cette grammaire d'objets érotiques signifie le triomphe de l'artifice et les pleins pouvoirs de la culture. Les prêtres sous toutes leurs formes, pas seulement les cléricaux catholiques, jettent l'anathème sur l'artifice : toujours ils refusent le maquillage, le souci des parures et des vêtements associés par eux au luxe, à la volupté et à la décadence. Les sociétés idéales laïques, les cités célestes chrétiennes, les totalitarismes austères, les républiques vertueuses n'aiment pas la volonté de transfigurer les besoins naturels, la sexualité par exemple, en occasions culturelles ou culturelles, ainsi l'érotisme. Tous se retrouvent dans la condamnation du souci de soi et refusent l'inscription de la sexualité dans la logique d'une esthétisation ludique, joyeuse, théâtrale et solaire.

Or les objets récurrents du système érotique expriment la quintessence de la civilisation, la pointe aiguë de leur raffinement. Les grandes cultures orientales, via les traités, les gravures, les onguents, les parfums, les tissus, les olisbos en matières précieuses, les techniques corporelles, les enseignements transmis par les femmes, rendent possible la stylisation de cette partie intime de l'existence. Depuis l'érotisme courtoise, l'Occident a renoncé à la formulation et à l'exercice d'un code amoureux à destination de corps réconciliés avec eux-mêmes. Les contrats hédonistes permettent d'expérimenter tout ce qui, dans un autre temps, pourtant loin d'être aboli, ressortissait de la psychopathologie sexuelle : voilà une généalogie possible pour une érotique solaire.

Les bas, les porte-jarretelles, les talons aiguilles fonctionnent en repères classiques fustigés par les moralisateurs qui réduisent la sexualité aux fonctions de reproduction ou d'hygiène physique et mentale. Les amateurs exclusifs de nudité sommaire s'installent au degré zéro de l'érotisme, aux confins de la sexualité la plus primitive et la plus impérieuse, là où les agencements corporels humains ressemblent à s'y méprendre à ceux des mammifères silencieux. La condamnation morale s'élargit parfois et associe de temps en temps dans un même combat les ligues de vertu et le féminisme le plus borné qui assimile cet érotisme au monde de la prostitution, de l'esclavagisme et de la soumission des femmes aux caprices des hommes, bien évidemment pervers et dominateurs, phalocrates et misogynes.

Or il en va de ces jeux amoureux comme de contrats dans lesquels la mise en scène joyeuse relie en complices deux individus, ou plus, selon des règles fixées au départ, consenties, mais négociables ou renégociables à chaque instant. La jouissance de soi et des autres passe par une parole échangée et fondatrice du degré maximal d'artifice : à la base, ces objets excitants, au sommet, ce verbe fascinant, entre deux, toute la gamme des possibles solaires, des combinaisons pensables et contractuelles. Le monde de Gilles Berquet excelle dans la douceur de contrats aux signatures et paraphes de sueur et de liqueurs intimes. Sa façon d'exacerber l'érotisme et le corps des femmes renvoie au spectacle d'une jouissance sculptée à deux, à la manière d'une pierre précieuse, ou à la façon dont le musicien cisèle le temps.

L'artifice vestimentaire conduit à une dimension supérieure si l'on s'intéresse à la question de ce que peut le corps, de ce qu'il peut subir, supporter, de ce qu'on peut lui faire, avec son consentement. Et qui douterait que le geste du photographe peut, dans le huis-clos du studio où se théâtralisent les mises en scène, procéder d'autre chose que d'un contrat dans lequel deux voluptés se prêtent, se donnent, s'offrent et s'échangent ? D'où les objets qui permettent de contraindre la taille, de contenir une forme, de maintenir un muscle, de lisser un volume dans le fourreau d'un artifice de soie, de cuir, de dentelle ou de latex.

Ligatures, liens, laçages, serrages permettent à chaque fois d'effectuer des variations sur le thème de la liaison. Liaison dangereuse, liaison amoureuse, liaison difficile, liaison fatale, vieille liaison. On oublie souvent l'étymologie qui rappelle... la façon de s'habiller. En fait, le terme renvoie à l'assemblage, à la jonction, à l'union, il suppose la réduction de la diversité des éléments pour réaliser une composition onctueuse, il rappelle le principe de cohérence et de conséquence dans un raisonnement, une argumentation, il s'apparente à la connexion, à la relation entre plusieurs instances, des lieux, des espaces, des sons, des signes, des forces, mais aussi des individus.

Toute intersubjectivité suppose un mode de liaison qui sait possibles la déliaison, le fait de se défaire d'un lien et de retrouver sa liberté. En liant des cordes et des ficelles, on noue des relations, en serrant un sein, en comprimant un ventre, en entortillant un corps, on affirme sa volonté de contenir dans des liens de désir, de plaisir ou d'amour. Le jeu des cordes et des courroies, des sangles et des ceintures, des garrots et des enchaînements suppose de l'attachement, de la relation et un contrat qui lie deux volontés bien décidées à écrire ensemble une page de leur histoire sensuelle et érotique, puis existentielle et métaphysique.

Par ailleurs, l'usage synallagmatique de ce fil dessine un autre corps, il met au jour de nouvelles formes, il génère une géographie nouvelle du corps de l'autre : des creux, des bosses, des entailles et des turgescences, des parties exsangues, d'autres gorgées de sang, certaines semblent quittées par la vie, d'autres la concentrent comme le jus d'un fruit bien mûr menaçant le débordement, l'écoulement ou le liquide répandu. Cette variété d'écriture dans la chair, la graisse, le muscle du corps de l'autre permet un palimpseste, une cartographie, un dessin, une sculpture. Ensermé dans des liens, empaqueté comme un cadeau, ficelé, le volume de l'autre connaît dans sa chair la matérialisation de toute liaison contraignante et génératrice de possibilités changeantes, mutilante et porteuse de combinaisons multiples. Ce jeu à deux formule l'hypothèse d'une éthique ludique et d'une esthétique volontariste à même de poser les bases d'une érotique enfin contractuelle et solaire.

De même, le marquage du corps autorise la mise en évidence d'une partie de sa chair, d'un fragment qu'on veut souligner, d'un morceau qu'on souhaite isoler. Le piercing, le maquillage, le tatouage rendent possible l'exacerbation de soi dans le détail : détail d'un ongle peint, dessiné, découpé, rehaussé de couleur, de lumière et d'efficacité griffue, détail d'un œil aux contours noircis pour mieux faire ressortir une pupille de prédateur, un iris aux couleurs sublimées, détail des lèvres, d'une bouche, de son dessin souligné, surligné par un trait ou un onguent rouge, détail d'un ventre sur lequel glisse, souple, le tatouage d'un serpent en route vers un sexe, détail d'un sein percé par un anneau pour une alliance nouvelle avec ses formes et ses volumes, détail, enfin, d'un pubis rasé dont la nudité magnifie le triomphe de la volonté sur la toison embroussaillée et naturelle.

Enfin, ce que peut le corps nu, travesti, lié, tatoué, percé, dessiné, peint, épilé, et photographié, donc écrit, c'est aussi l'ondinisme. Le terme ne se trouve pas dans les dictionnaires classiques. Vide entre le mollusque ondin et l'ondoiement des curés de campagne, pas d'ondinisme. On le cherchera puis trouvera chez Piéron en 1951 : il qualifie les plaisirs liés à la miction. Cet artifice qui passe pour une perversion chez les tenants de la morale sexuelle, - psychiatres, psychanalystes, prêtres, médecins, pour leur majeure partie - relève strictement de l'humain. En effet, aucun animal n'use de ce besoin naturel pour le transfigurer en plaisir culturel.

Grandes eaux ludiques, fontaines joyeuses, jets lubriques, l'aspersion d'urine autorise une nouvelle fois une variation sur le thème de l'artifice et du supplément d'âme ajouté au corps. Elle coule à la manière des ruisseaux et des cascades ; elle jaillit telle une source lustrale pourvoyeuse d'une eau bénite des dieux de l'abondance, de l'expansion et de l'exubérance ; elle trace des courbes dans l'air ; elle grimpe, chute et forme des arabesques ; elle baptise le visage d'un homme, le sol d'une pièce ou le miroir réfléchissant le monde ; elle inonde et bénit le théâtre païen des corps de femmes soumis à l'ordre d'Ondine, la divinité germanique des eaux.

Les images pieuses utiles à la constitution d'un genre de religion érotique se lisent avec d'autres catégories que celles dont usent habituellement les regardeurs soucieux moins de comprendre, de saisir et de voir que de juger, d'interposer leur morale entre ce qu'ils voient et leur avis sur les choses vues. Certes, le prêtre a longtemps tenu le rôle principal, et lui seul. Depuis le triomphe officiel du christianisme en dogme d'Etat et en idéologie majoritaire, l'usage érotique du corps vaut péché cardinal - de la gourmandise à la luxure. Le relais, bien souvent, est pris par les thérapeutes imbibés de psychanalyse consumériste, américanisés dans leurs pratiques et heureux de reprendre le flambeau moralisateur lucratif abandonné par le clergé réduit à la portion congrue.

D'où le triomphe des sexologues et autres médecins de l'âme qui inventent le sadisme et le masochisme pour rendre compte de pratiques naturelles en les jugeant, en les condamnant. Les deux termes naissent au XIX<sup>e</sup> siècle, à l'époque où l'on codifie à tour de bras, du Code Napoléon à la gastronomie en passant par l'urbanisme, la politique et tous les secteurs de la vie privée ou publique. Qui est sadique ? celui qui jouit de la souffrance infligée à autrui. Et masochiste ? l'individu jubilant de celle qu'il se donne. Dans les deux cas, on pense en terme de perversion, de maladie à soigner, soit par l'hypnose chez Kraft-Ebing, soit par l'analyse classique sur divan chez les héritiers cupides de Freud.

Certes les catégories sont utiles pour comprendre certains comportements manifestes mais d'autant plus dangereuses qu'elles sont rarement vues et lues comme des signes indicatifs de forces jamais à l'oeuvre de manière pure, au sens chimique du terme, chez un individu. Personne n'est un sadique absolu, ni un masochiste complet, mais tous nous sommes habités par des forces sadiques et des puissances masochistes, en proportions variables dans le temps, les moments et les circonstances. Pareillement avec les pulsions de vie et les pulsions de mort. Le retournement de la pulsion négatrice contre soi, ou son usage contre autrui, ne posent aucun problème dans l'absolu, mais relativement. Entre soi et soi, tout est possible puisqu'on est pour soi fin et moyens : si je veux m'infliger de la souffrance, jusques et y compris dans le suicide, rien ne peut s'intercaler entre moi et moi. Le problème se pose avec le tiers et seulement lui.

Si l'autre consent à mes fantasmes destructeurs, pas de problème non plus : vouloir se faire la victime d'un être, quelles qu'en soient les raisons, conscient ou pas, voilà ce que ne saurait être interdit. Par quelle lointaine, d'ailleurs ? L'Etat, l'Eglise se'en arrogent le droit, certes, mais si l'on ne sacrifie pas à ces monstres froids ? En revanche, en la morale moralisatrice qui fait des concepts issus de Sade et Masoch des forces négatives en soi, il s'agit d'en décréter la négativité si et seulement si le contrat n'a pas eu lieu. Le sadisme et le masochisme altruistes - j'ose les oxymores pour les significations nouvelles induites - procèdent d'une éthique que le dernier Michel Foucault disait de la douceur. En ignorant les prêtres et les médecins, ces pulsions peuvent même entrer dans la rédaction d'une nouvelle éthique sexuée et permettre la constitution d'un nouvel érotisme.

Les analyses de Deleuze permettent, en inversant la vapeur conceptuelle sur ces deux termes, de saisir ce qui s'associe au sadisme et au masochisme : du côté des valeurs du Marquis, la négation active de la mère et l'inflation du père installée au dessus des lois, l'anti-esthétisme, le sens institutionnel, le surmoi et l'identification, l'apathie et l'ironie ; du côté des signes associés à l'écrivain autrichien, la dénégation de la mère, l'assimilation de père, l'esthétisme, le contractuel, le moi et l'idéalisation, le froid et l'humour. Et puis, la Présentation de Sacher Masoch s'interroge sur le masochisme propre au sadique tout autant que sur le sadisme propre au masochiste. De quoi fonder la thèse des forces actives de manière impure, mélangées et difficilement repérables dans un moment identifiable.

Le travail photographique et philosophique de Gilles Berquet incarne la thèse des douceurs contractuelles de ces forces sadiques et masochistes, puis de la possibilité, voire de la nécessité de construire une nouvelle érotique à l'aide de ces deux leviers puissants et magnifiques. Qui est sadique dans les photographies signées de son nom ? Celui qui met en scène - en Cène ? L'assistant ? Le photographe qui invite à cette théâtralisation ? Ou le regardeur que nous sommes l'œil rivé au cliché ? De même, où est le masochiste ? Dans la peau de qui regarde l'icône ou chez le sujet, le modèle qui consent aux poses, aux jeux, aux figures imposées, chez celui qui accepte de faire de son corps le lieu d'inscription d'un fantasme photographique voyeur autant qu'exhibitionniste ? Ces deux catégories, elles aussi, mériteraient une relecture hors grille morale : jouir de regarder, d'être vu, jouir de voir, d'être perçu, aperçu. Qui souffre ? Y a-t-il même souffrance ?

Autre chose que la souffrance, vraisemblablement. En l'occurrence, l'antique démarche cathartique superbement décrite par Aristote dans sa Poétique : on use de l'art, le théâtre à son époque, mais la photographie tout aussi bien aujourd'hui, pour mettre à distance, transformer en spectacle des forces qui, sinon, nous débordent et nous emportent. En fabriquant des icônes, des images, en construisant des clichés, en proposant des figures, des épreuves - aux deux sens du terme - en balançant le regardeur entre la terreur et la pitié, ces deux machines de guerre ne mouvent dans la catharsis. Gilles Berquet pose les bases imagées d'une éthique débouchant sur une érotique, voire l'inverse.

Par-delà le bien et le mal, en invitant à user du principe de plaisir pour informer le principe de réalité, en sollicitant, sans les condamner a priori, les forces sadiques et masochistes pour les passer au crible contractuel, puis y recourir dans une logique positive - bâtir une intersubjectivité solaire -, en célébrant le corps artificialisé qui sublime les nécessités naturelles en techniques corporelles, en indexant le culturel païen sur du culturel hédoniste, en invitant à ajouter nécessairement au signe bestial primaire le coefficient cérémoniel secondaire, les oeuvres de Gilles Berquet mettent nettement à distance la barbarie et la sauvagerie du monde. Avec lui, l'érotique génère une éthique, et les deux puissances se nourrissent mutuellement.

Qu'advienne l'heure où s'inversera la proposition, chrétienne dans le fond, bien que formulée par Bataille, d'un érotisme défini comme approbation de la vie jusque dans la mort car il est, à l'inverse, approbation de la mort jusque dans la vie. L'éthique jubilatoire, l'érotisme solaire et l'esthétique ludique s'écrivent avec des dentelles rouges et des corsets noirs, des bas de laine et des talons aiguilles, des vêtements de cuir et des guéprières en dentelles, des fouets serpents et des maquillages ravageurs, elles se formulent avec la douceur du contrat et la parole échangée, le signe conclut et le pacte renouvelé, elles se concrétisent dans des proximités intimes et des libérations d'énergies souterraines, lointaines, pliées depuis l'éternité dans nos âmes ainsi libérées. Loin du mariage, de la fidélité, de la monogamie, de la procréation, de la cohabitation, cette éthique amoureuse pour tous les sexes et toutes les combinaisons possibles, pourvu qu'elles soient volontaires, installe l'Autre au centre du souci - le corps de l'Autre et l'âme qui l'enveloppe.

*Ce texte, écrit pour préfacier l'ouvrage monographique de Gilles Berquet « Sur Rendez-vous » (éditions J.P. Faur - 2000), a été repris par son auteur dans son Journal Hédoniste (tome 4) « La lueur des orages désirés » (Grasset - 2007).*